

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 77 (1950)
Heft: 5

Artikel: Premières notes sur un grand sujet
Autor: Landry, C.-F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-227279>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

voir quelqu'un se lever et le rappeler à la bienséance.

Que les yasseurs en herbe jurent comme des païens, se gratifient de noms d'oiseaux ou de termes anatomiques dont rougiraient des soldats au corps de garde, semble moins impressionner les gens que de voir « taper le carton ».

Je ne prends pas position, je constate, tout simplement ! Je ne prêche pas, j'essaie d'agir ; encore que ce soit assez difficile avec des gaillards trop petits pour bien connaître le respect qu'on doit aux grandes personnes, et trop grandes pour laisser croire, même une seconde, qu'ils peuvent être des anges.

Un jour, le plus grand d'un quatuor m'interpelle :

— Vous ne nous regardez pas d'un sale œil aujourd'hui, M'sieur ? Vous n'êtes plus fâché de nous voir faire un roi misé ?

Question que ne comprendra pas celui qui ignore que, le jour précédent, j'avais menacé un des joueurs de lui flanquer mon pied juste à l'endroit dont il en-

tendait faire le nom patronymique d'un de ses partenaires qui n'avait pas coupé un as.

— J'ai du plaisir à vous regarder jouer, tant que vous ne dites pas des mots grossiers.

On arrive dans une gare, un tout petit lâche ses cartes et descend en vitesse.

— Comment se nomme-t-il, ce minuscule ?

— Sais pas ! C'est un Iranien !

— Son collègue terminé, il pourra s'installer comme professeur de yass à Téhéran !

— Vous nous feriez plaisir en prenant sa place, M'sieur.

J'avoue en rougissant que cette ingénue proposition m'a enchanté. En dépit de mes rides, ces braves gosses ne me prenaient pas pour un croquemitaine.

Une belle dame, assez âgée pour être imposante, me regardait fixement...

Je n'ai pas osé accepter !

Jean du Cep.

Premières notes sur un grand sujet

par C.-F. Landry

La question du patois est bien ancienne. Elle revient périodiquement sur le tapis, mais sans beaucoup de précisions, ni pour, ni contre. N'a-t-on pas été jusqu'à me proposer, à moi qui ne parle miette de cette langue gracieuse, de me lancer à la rénovation de l'idiome ?

Je voudrais arriver à voir clair dans ce sujet. Pas facile ! Juste Olivier prétend (et je pense qu'il a ses raisons) que le patois d'ici est mort avant d'être devenu seulement adulte. A partir de lui, on ré-
pète cela presque comme une maxime.

« A une époque reculée du moyen-âge, le peuple vaudois posséda une littérature rustique. La langue provençale fit sentir son influence jusque dans nos vallées, et la trace en subsiste encore dans le patois vaudois, riche en termes et en inflexions appartenant à la langue d'oc. Ce langage a été étouffé par le français du Nord, avant d'avoir développé ses richesses... Les sentiments s'élèvent rarement au-dessus d'une jovialité crue et sensuelle, d'une bonhomie mêlée de rudesse. »

Je cite avec plusieurs intentions, ce

petit morceau d'un M. Rey, de Genève, édité chez Lacroix, à Bruxelles, en 1868.

1. Le peuple vaudois posséda une littérature rustique ? On possède rarement une littérature, fut-elle rustique, quand la langue est morte avant d'être même grandie.

2. La langue provençale fit sentir son influence ? Je crois bien ! puisque en regardant le glossaire des patois de Blonay, livre excellemment fait, il y a mille choses qui me sont familières parce que les patois du Midi m'étaient familiers. (La seule chose que je me permets de me demander, depuis pas mal de temps déjà, c'est du diable pourquoi on arrive à surcharger, falsifier, enfifrener, enlaidir, embrouiller — au nom d'une science romande, bien entendu ! — des mots qu'il ne viendrait jamais à l'idée d'un pauvre type de voir écrits ainsi. Cela me fait penser à de vieux actes que j'ai longtemps possédés, écrits par un notaire français de Louis XIV, et l'on arrivait tout de suite à comprendre que ce tabellion avait un défaut de bouche. Du moment qu'il estropiait les mots, il écrivait comme il parlait. C'est déplorable, mais il n'y a pas de quoi fonder une langue là-dessus.)

3. Ce langage a été étouffé par le français du Nord ? Moi je me suis laissé dire qu'un conseiller d'Etat vaudois, à la fin du XIX^e siècle, fit prendre une ordonnance qui interdisait de manière absolue de parler patois, durant le temps de ses classes, à tout enfant de ce terroir ; et qui de plus est, on invitait les copains à dénoncer les *contrevenants* qui parleraient patois (donc leur parler courant) dans le temps des récréations.

Je ne suis pas de ceux qui laissent, fût-ce des morts, tranquilles. Je raconte ce fait pour qu'il soit tiré au clair. Il faut qu'on me dise que mon information est *fausse*, ou que mon information est *vraie*. Il ne saurait y avoir de milieu.

Voyez vous-mêmes tout ce qui découlerait de cela : si elle pouvait être vraie, ce langage ne serait perdu que depuis soixante ou soixante-dix ans. Il aurait existé. Il aurait fallu l'assassiner. Très important, cela !

4. Depuis le temps qu'on nous raconte que la littérature patoise est triviale, je demande ici encore des précisions. Je sais, à vue de nez déjà, où trouver cent choses gracieuses, pleines d'élégance.

Que trop souvent on n'ait plus *dans des temps proches* raconté que des godrioles ne prouve rien contre le patois. Cela prouverait au contraire qu'on désirait l'avilir, ou qu'il ne paraissait plus s'adresser qu'à une classe de prolétaires de la glèbe.

Et pour terminer, je dirai ceci : pourquoi le *Conteur* n'aurait-il pas carrément une petite page de *littérature patoise*, j'entends ne fût-ce qu'un florilège ? Je saurais très bien comment la faire. On choisirait déjà la fleur de tout ce qui fut réuni par d'anciens chercheurs. Il y a des choses très fines. Avec traduction en regard, ce serait peut-être la meilleure manière de créer un intérêt. Depuis toujours, montrer des bijoux fait envie.

